

ADULTES

1^{er} PRIX

Joëlle FREMONT : *Renaissance*

2^e PRIX

Blandine BOUCHE : *Dénonce la couleur*

3^e PRIX

Marie-Pierre BOTTE : *Sauvons la palette !*

RENAISSANCE

La vendeuse enthousiaste a entassé sur son bras gauche un gilet bleu nattier, un doux cachemire violet qu'elle propose avec une veste d'un ocre lumineux. *Pour une fois que les stylistes nous ont concocté une collection d'hiver colorée ! Laissez-vous tenter.*

Sans mot dire, Lisa a raccroché sèchement les vêtements sur cintre à la patère de la cabine d'essayage. Elle s'est rhabillée à la hâte, a écarté brutalement le rideau et traversé la boutique sans un regard pour la vendeuse stupéfaite et la gérante fataliste : *bah, que voulez-vous, des goûts et des couleurs ...*

Elle s'est jetée sur le premier banc public, suffoquée de larmes et de rage. *Mais quelle idiote cette vendeuse ! Osez la couleur Madame ! Mais de quoi je me mêle ! Je lui demande du noir, elle me donne du noir, j'en ai rien à faire des stylistes !*

Lisa avait simplement désigné dans la vitrine un pantalon noir et un manteau de la même couleur et demandé le même modèle dans sa taille. Pour une fois qu'elle entrait dans une boutique ! Elle avait fait la veille le tri de sa garde-robe d'hiver et avait mis de côté deux pantalons lustrés par un trop long usage et un manteau râpé aux poignets et au col. Au lieu de l'anonymat rassurant des galeries marchandes qu'elle fréquentait habituellement, elle était entrée dans ce magasin en sortant du bureau pour la simple raison que le pantalon et le manteau présentés en vitrine correspondaient à ce qu'elle recherchait. Noir, classique et passe-partout. Son uniforme d'éternelle endeuillée.

Le monde de Lisa est noir et blanc. Son univers c'est un long tunnel de verre dépoli sans début ni fin. De vagues silhouettes floutées se profilent derrière les parois, des façades anonymes, des rues sans nom, des visages indistincts. Un monde de ténèbres dont elle n'est jamais sorti. Depuis ... oh, tellement longtemps. Depuis que les paupières pâles d'un petit garçon se sont refermées définitivement sur des yeux d'un bleu intense. Des mois de lutte où l'espérance alternait avec la torture des échecs des traitements subis patiemment par son enfant malade. Le jour où son souffle est resté en suspens, où les battements sourds de son cœur épuisé ont décré jusqu'au silence abyssal, le sol s'est ouvert sous les pas de Lisa et la faille l'a engloutie. Personne n'a su endiguer le noir chagrin, ni ranimer son cœur en cendres. Son compagnon, lassé de son refus de revenir à la vie, a fini par jeter l'éponge et sa famille accablée d'impuissance s'est peu à peu éloigné. L'épouvantail du deuil nous tend l'effrayant miroir d'une vulnérabilité que nous préférons ignorer.

Lisa accepte sa solitude comme une compagne plus clémente que la vue du bonheur des autres. Elle a exclu de son quotidien tout ce qui pourrait générer la possible irruption d'un enfant et ne sort jamais le dimanche de peur croiser les jeunes femmes qui poussent fièrement leurs landaus et les pères qui juchent sur leurs épaules des gamins hilares dont les jambes dodues et les bras potelés ballottent au rythme de la marche.

Elle travaille puisqu'il le faut bien dans une petite entreprise d'électro-ménager où elle est secrétaire-comptable. La routine. Ses collègues ont vite compris qu'il était inutile de

rechercher sa compagnie. Un tacite contrat de non-ingérence qu'elle applique à la jeune stagiaire en alternance qu'elle forme depuis deux ans. Consciencieuse et intègre, elle met un point d'honneur à lui transmettre son expérience et à ne rien laisser dans l'ombre. Sans aller jusqu'à oser lui conseiller de changer de coiffeur ; ces petites mèches roussâtres et irrégulières sur une base blond cendré, la couleur était vraiment ratée ! Sur le fond, rien à reprocher à cette très jeune femme motivée et volontaire. A l'issue du stage, celle-ci lui a adressé des mots maladroits et touchants pour lui exprimer sa reconnaissance et lui promettre de lui donner des nouvelles. L'enveloppe était accompagnée d'un petit pot de terre cuite abritant une sorte de gros oignon brunâtre sur lequel se dressait timidement une pousse verte et pointue. *C'est un bulbe d'amaryllis* a gentiment précisé la stagiaire. *Je l'ai rapporté pour vous quand je suis allée voir ma mère fin août. Il lui faut juste de la lumière et un peu d'eau, dans quelques semaines il vous donnera une fleur.*

Lisa rentre chaque soir dans l'appartement froid et fonctionnel qu'elle a acheté sur plans dans un quartier périphérique. Une cellule monacale meublée du strict minimum vital. Pas de photos, pas de rideaux, pas de bibelots. La sonnerie du téléphone ne résonne jamais et elle emprunte l'escalier pour éviter de rencontrer ses voisins dans l'ascenseur.

Perplexé, elle pose le pot sur l'appui de fenêtre de sa cuisine. Elle prend soin de l'arroser, se familiarise avec ce corps étranger qui a surgi là comme par miracle. Chaque matin elle rend visite à la plante et suit avec curiosité la croissance de la longue tige renflée à son extrémité d'une mystérieuse promesse. Le soir à son retour, elle scrute la surface pleine et lisse qui se fendille imperceptiblement laissant deviner de discrètes nuances pourpre encore marbrées de vert. La sève tenace gonfle obstinément la paroi végétale tendue à craquer. Jusqu'à ce jour prodigieux d'automne où la fleur éclore lui a arraché un cri de surprise. La tige semble soudain trop grêle pour soutenir tant d'opulence. Six pétales charnus dont le corail s'irise de fines stries cramoisies flambent contre la vitre nue, éclaboussent de vermillon les murs pâles toujours revêtus de leur papier d'apprêt-d'origine. Du calice profond surgissent cinq étamines dont la couronne poudrée de safran rivalise de luxe avec leur écrin de pétales. Tant de beauté offerte avec une telle générosité. Lisa est bouleversée par la vitalité qui émane de cette splendeur exotique tellement incongrue dans l'espace anonyme et grisâtre. Elle s'émeut aux larmes de l'excroissance qui a surgi à la base de la fleur et n'ose croire à la préparation d'un nouveau chef d'œuvre. Une vibration ininterrompue passe de la plante exubérante au cœur gelé de Lisa, ranime sourdement une pulsation arrêtée. La sève et le sang battent à l'unisson. La femme éteinte et la fleur éclore. Transfusion de vie, joie incarnat, brûlante, inextinguible. Lisa lentement émerge de sa torpeur, se déploie, se défroisse. Laisse monter vers les nuages le flot vermeil qui bat contre ses tempes. Renaissance.

D'infimes changements affleurent dans sa démarche plus vive, ses épaules redressées, son visage levé vers le ciel et son regard d'un bleu ravivé qui semblent découvrir la beauté du monde. Le monde est rouge sang, carmin, coquelicot, il palpite et se déploie, meurt et se renouvelle.

Le monde a la beauté étincelante d'une amaryllis.

DENONCE LA COULEUR

C'était il y a deux ans.

C'était à la fin août.

J'ai entendu la sonnerie, descendu rapidement l'escalier. Trébuchante, je t'ai ouvert la porte. Je devais signer une enveloppe, j'ai signé. J'ai saisi et l'enveloppe et tes mains et ton corps et ton âme, ton regard posé sur le mien, perdu et collé sur ma peau. Je t'ai laissé passer le sas, je t'ai laissé entrer en moi, chez moi, pour moi. Je t'ai laissé me posséder. Dans cette vie, noir et blanc, j'ai laissé entrer la lumière. Photo-couleur.

Tes yeux avaient l'odeur rêche du sable, le grain sec des douleurs d'hiver, coincées dans les rouages de l'enfance. ~~Ta peau rousse aux senteurs d'été se dessinait en pointillé.~~ Ton sourire peignait les couleurs d'automne. Ce printemps a duré deux mois, enclenchant le cycle des saisons.

C'était il y a deux ans.

C'était la fin octobre.

Tu n'as pas tiré la sonnette. Tu m'as poussé dans l'escalier. Tremblante, j'ai refermé la porte. Je devais t'aimer à la mort, j'ai aimé. J'ai senti et la mort et tes mains et ton corps et mon âme, ton regard posé sur le mien, perdu et collé sur ma peau. Il ne s'en décollera jamais. Je t'ai laissé passer la limite, je t'ai laissé saboter en moi, chez moi, malgré moi. Je t'ai laissé me déposséder. Des flashes. Trop de lumière. Dans cette vie, noir et blanc, la couleur était vraiment ratée.

A partir de là, lasse, s'est étalée en moi une palette de nuances infinies.

Du bleu d'abord, beaucoup de bleus. La couleur de tes veines et du sang de la toute-puissance, mon roi ! La couleur de l'hématome, de la tumeur et du mal que tu instillais ; Ce mâle que l'on dénie, que l'on ne veut pas voir, qui détruit tout mais avec lequel on apprend à vivre. Ce mâle que l'on devrait virer, exterminer et gratter jusqu'à l'os pour ne plus le laisser anémier et sa vie et son corps et ses forces. Mais ce mal faisait partie de moi et ce mâle je croyais l'aimer. Devenu mauve ensuite ou violet, violée... Je ne sais plus bien. Comment mettre des couleurs aux choses, aux traces invisibles dans mon antre forcée ? Traînée indélébile de tes pouces sur mon cou, maquerelle de ta violence, prostituée à ton corps... Manque d'air - asphyxie - blanches - les images, les horreurs et les nuits. Coupable, victime, je ne savais plus bien qui j'étais, entre le vert constant de l'effort, du pardon, de l'espoir et le rouge de la passion, des baisers et du sang que tu laissais s'écailler au creux de mes lèvres. Du rouge, souvent, de plus en plus souvent.

Grenat, le vin de la colère, trop d'alcool, trop de souvenirs, trop d'angoisses, trop de maux. Les tuer, les faire taire, les sortir de ta tête par tes poings. Te trouver des excuses, toujours, dans l'accalmie. Aimant, amant, gentil, te voir t'ouvrir aux autres, mon moi isolé, laissé en suspension. Des brunes, des blondes, des femmes, des bières, des frappes, des flippes. Recommencer. Couleur de la terre et de la poussière mangée chaque nuit, toutes ces couleurs de merde, d'urine et de vomis que tu me laissais laver de mes larmes transparentes. Rachure, toi ou moi, je ne savais même pas. Dégoût et des couleurs. Des coups et des douleurs. Dégoût de soi, de la vie et des autres.

Ne plus pouvoir partir. Lâcher-prise, laisser-faire. Attendre le prochain coup, attendre la prochaine crise, descendre aux enfers, attendre la couleur lente de la mort, espérer le paradis lorsque le diable se terre chez soi, au fond de soi, en sa fragilité à être.

Quelqu'un a existé à l'extérieur de lui, avant. Quelqu'un a existé en moi, en vrai et en-dehors de lui. La retrouver. Commencer un travail de fond et d'obstacle, creuser dans les méandres des boues noires, dans les abysses, chercher la noyée, la secouer, remonter à la surface, sentir le goût de l'eau clair, reprendre ses esprits et crier. Appeler à l'aide, à l'autre, à ses amis et à son désespoir. Partir.

La course folle dans les rues jaunées, à la lueur des réverbères. La peur au ventre, sombre, dense, nomade, sauver sa peau et attendre. Attendre d'être sûre. D'être sûre qu'on a pris la bonne décision, d'être sûre qu'il ne nous recherchera pas, d'être sûre qu'on peut être quelqu'un, d'être sûre qu'on peut se reconstruire et y croire, y croire, y croire, lutter pour y croire, ailleurs, loin de lui mais sans autre bras. Avec soi. Autrement. Seule jusqu'à ne plus avoir peur des hommes. Seule jusqu'à ne plus avoir peur de soi. Seule jusqu'à ne plus avoir peur de sa propre vie, de ses propres peurs, de sa solitude-même.

Et puis un jour, y arriver. Redécouvrir la peau de l'autre. Lentement. Rose, crème, sa peau et ses lèvres, la vie, fini l'écarlate. Revisualiser des espoirs, ré-imaginer une histoire, revivre et redessiner joliment les contours. Il est temps de reprendre des couleurs, des couleurs pastel, douces, chaudes, tranquilles ; nuances d'une fin d'été.

SAUVONS LA PALETTE !

Un très grand merci à vous qui êtes venus soutenir notre mouvement de défense des Couleurs !

La sonnerie retentit et ce fut en ces termes vifs que Monsieur Camé, Léon Camé, président du ECLV, le groupe Europe Chromologie Les Verts, ouvrit de but en blanc la réunion générale organisée cette année fin août, face au grand escalier du château de Fontainebleau, entre Montrouge et Ris-Orange.

« Oui, chers amis adhérents ou sympathisants de notre parti, il est temps de reprendre des couleurs ! A l'approche ^{de} cette l'année électorale, il faut absolument que nous imposions notre volonté de raviver toutes les couleurs. Redonnons de l'éclat à chacune des taches multicolores de notre palette ! Car la palette ne nous appartient pas, ce sont nos enfants qui nous la prêtent !

Ne laissons pas notre environnement et tous les paysages de nos vies devenir ternes, pâles et sans éclat. Pour sauver le nuancier universel, continuons de le faire vivre par des mots. De tout temps, les poètes ont utilisé le vocabulaire très vaste des teintes et des coloris pour interpeler nos sens. Souvenons-nous de la chanson de Guy Béart qui voulait « Changer les couleurs du temps, changer les couleurs du monde ». La mer, il l'aurait aimée orange...

Nous ne saurons jamais de quel gris sera la pluie... Usons de notre matière grise : perle ou anthracite, souris ou éléphant, voilà des nuances de gris bien agréables ! Avec un peu de chance, pluie et lumière génèrent les longueurs d'ondes de l'arc-en-ciel : nul besoin d'être un enfant pour s'en émerveiller !

Brillant de mille feux, le jaune du soleil, jaune d'or ou bouton d'or, mais blond pour les cheveux ou les blés, topaze pour une pierre semi-précieuse, et pourquoi pas ambre. Jaune moutarde ou caca d'oie, ocre jaune si c'est du miel, plus sucré que le jaune citron. Que ces teintes vous aident à balayer la fièvre jaune ou le péril jaune !

La grande bleue, bleu océan. Bleu outremer ou bleu marine. Savez-vous qu'avec de la patience on peut y voir le rayon vert ? Remontez-la Rue de La Nuée-Bleue si vous flânez à Strasbourg et admirez La Ligne Bleue des Vosges, les champs de lin ou de pastel. Bleu turquoise ou bleu Nattier. Mangez du bleu avec un verre de rouge. C'est tout ce qu'il faut pour noyer vos peurs bleues. Cependant n'oubliez pas les Bleus de 1914, dont les manteaux n'étaient pas bleu de Prusse mais bien bleu-gris... Vous êtes-vous demandé si le bleu roi s'entendait bien avec le vert empire ?

Quant au colvert, pourquoi est-il bleu-canard ? Le pie-vert est plus franc même s'il arbore une calotte écarlate. Qui a la main verte connaît le vert mousse, le vert amande et le vert pomme. Des vertes et des pas mûres, une volée de bois vert. Et sait très bien ce qu'est l'énergie verte, qui regarde vers le futur : le vert, n'est-il pas aussi la couleur de l'espérance ? De quoi éteindre le diable qui était vert au Moyen Âge. Un vêtement vert porterait malheur au théâtre : Molière serait mort costumé de vert lors de sa dernière. C'est tout une histoire de teintures et de chimie.

Et si le Petit Chaperon rouge nous faisait signe ? Vermillon ou nacarat, cardinal ou carmin, tomate ou cerise. Et la Panthère rose ? Rose indien, rose bonbon ou rose fuchsia. Rougir de plaisir ou rougir de honte, en étant vert de jalousie et dans une colère noire. De plus nous voyons rouge avec un regard noir... C'est un plaisir que d'harmoniser nos émotions. Le ciel aussi est rougeoyant mais lui, dans ces cas-là, on l'admire, on le peint, on le photographie. Surtout pas en sépia... De là laissons-nous glisser vers le marron, parfois mal-aimé. Dommage que ce soit la couleur du chocolat !... Ou de Petit Ours Brun, l'ami de nos tout jeunes lecteurs. Vous connaissez la bien-nommée Terre de Siègne naturelle ou brûlée ! Révérence.

Je ne vous ai pas encore parlé du noir. Ah le noir ! Ce n'est pas notre bête noire mais il faut bien dire qu'il a mauvaise réputation. D'aucuns disent que ce n'est même pas une couleur car il n'est pas dans l'arc lumineux qui égaye une averse. Ni dans l'écharpe d'Iris, messagère des dieux de l'Antiquité grecque. D'ailleurs le blanc non plus n'y est pas. C'est parfois cousu de fil blanc et blanc comme neige, comme les blancs en neige et notre chère Blanche-Neige ! Chez les Egyptiens le noir est source de vie. Le deuil est bien le chemin vers une autre vie, les Romains l'ont donc associé à la peine, à la tristesse. Au fil du temps, le noir est devenu la couleur du secret, alors que de nos jours, c'est la couleur du chic, de la mode. Cette évolution serait née en Italie.

Savez-vous aussi que certaines personnes, très chanceuses à notre avis, vivent avec des couleurs dans leur subconscient ? Certains peuvent voir la musique, ou les parfums. Figurez-vous que d'autres voient les chiffres en couleur. Le 2 est bleu ciel, le 4 vert-menthe, le 5 jaune, le zéro transparent... Sans que la raison en soit connue, cela témoignerait d'un vécu dans la petite enfance. Ou pas. Sachez que ça s'appelle la synesthésie. Voilà un mot un peu obscur mais qui ne nuit pas à la magie des couleurs. Ce n'est pas un ensorcellement si nous savons y trouver de la poésie. Relisons le poème de Baudelaire, « Correspondances » où « Les parfums, les couleurs et les sons se répondent dans une ténébreuse et profonde unité ». Que serions-nous sans la danse de la poésie et des couleurs ?

C'est magnifique et on s'y perd, sachons prendre plaisir à vivre dans un gigantesque kaléidoscope. Répétez-le haut et fort car nous l'affirmons : la menace est très grave. Oui : les slogans de nos adversaires sont écrits noir sur blanc ! S'ils sont élus, nos opposants aux têtes cheues peuvent à tout instant, et sous prétexte de réduire les dépenses de l'Etat, faire disparaître la totalité du nuancier universel. Comprenez-bien que dans ce cas la vie et tout notre univers ne seront plus qu'en noir et blanc. Oui, en noir et blanc. Adieu la vie en rose, adieu le Maillot jaune. Alors refusez de vivre dans une enveloppe fade, délavée et incolore. Militez pour la liberté du choix des goûts et des couleurs.

Oui, chers amis, et je terminerai ainsi mon discours : ne baissez pas les bras devant ces menaces ! Cessez de broyer du noir pendant vos nuits blanches. Cela ne vous laisse que trop de bleus à l'âme...

Militez ! Osez la couleur ! Et sauvons le paysage de nos vies et de nos sentiments ! »

ADULTES

Mention spéciale originalité

Lakhdar BENASSER : *Le mur de Senlis*

Mention spéciale humour

Laurent DEVISMES : *La forêt maléfique*

PRIX ABS

(Amis de la **B**ibliothèque de **S**enlis)

Marc RICHARD : *Voyage*

Le mur de Senlis

La guerre avait débuté il y a deux ans à Senlis. La rue de la République délimitait clairement les deux camps. A l'est, les *résistants* comme ils s'étaient proclamés. A l'origine, c'était juste une grappe de quelques maisons. A force de tracts, de démarchages et de meetings publics, ils avaient acquis à leur cause toute la partie est de la ville. Les personnes âgées furent les premières sensibles à leurs arguments. Elles utilisaient si peu le numérique. Elles n'étaient pas nées avec Internet, Instagram et Tweeter. Puis peu à peu, leur effectif avait cru pour s'étendre à toutes les catégories de la population de cette partie de la ville. Pour rejoindre les *résistants*, il suffisait de montrer sa bonne volonté en supprimant toute forme d'activités dans les réseaux sociaux. Les *résistants* luttait contre ce modèle de société du tout-connecté. En occupant la partie est de la ville, ils avaient coupé tous les câbles et relais internet. Plus aucune connexion n'était possible dans cette zone. Les *résistants* avaient réactivé les services de la Poste fermés depuis plusieurs années déjà. Des facteurs avaient été engagés pour distribuer les courriers et transmettre les informations qui ne circulaient plus sur les réseaux mis hors d'état de fonctionnement. L'enveloppe désuète était redevenue un objet courant. Les *résistants* avaient également réhabilité l'orthographe. Depuis 15 ans maintenant, le français phonétique était la règle. Cela avait été décidé au niveau national depuis que les informations échangées sur les réseaux sociaux avaient dépassé en volume celles échangées verbalement. Cela faisait la joie des écoliers qui n'avaient plus à souffrir des dictées. Les plus acharnés des *résistants* s'étaient débarrassés de leur smartphone pour s'équiper d'un téléphone tactile, à touches qui servait juste à converser ou se réveiller : connectivité zéro. Ce n'était pas sans conséquence. A l'est de Senlis, on pouvait apprendre que sa cousine avait eu le bac avec une mention 3 heures après la publication des résultats. Complètement aberrant pour ceux de l'ouest de la ville, les *connectés*. Pour eux, l'immédiateté était la vie. « Je réseaute donc je suis » était leur devise. Ils avaient une alliée de poids : la doyenne de la ville s'était ralliée à eux à 102 ans. Elle avait plus de 500 contacts sur Facebook et autant de followers sur Twitter. Elle avait été institutrice, maire-adjointe puis s'était occupée bénévolement de la bibliothèque municipale. Oui, c'était une belle « prise » pour les *connectés*. Elle était pourtant née côté est. Elle avait déménagé, le cœur gros, uniquement lorsque les accès Internet de son quartier natal furent coupés.

Pour passer d'ouest en est, ce n'était pas si simple. Les *résistants* avaient édifié un mur le long de la rue de la République. Cette rue et son mur scindaient la ville en deux. Il fallait obligatoirement passer par un check-point tenu par les *résistants*, qui s'assuraient que vous n'aviez pas d'activité, pas d'existence sur les réseaux. Ce check point ne fonctionnait que dans un sens. Dans l'autre sens, il n'y avait pas de contrôle. La circulation était libre pour pénétrer chez les *connectés*.

J'étais passé à l'est sous une fausse identité, une identité inconnue dans les réseaux sociaux. Que l'on me démasque et, j'aurais affaire aux hackers repentis. Une dizaine d'anciens fêrus d'Internet qui étaient passés à l'est. Eux seuls, dans cette zone, y avait accès. Ils détruiraient tous mes comptes, effaceraient définitivement toutes mes traces laissées sur internet. Et alors, tout serait à refaire pour moi, retisser patiemment ces centaines et centaines de liens avec ces personnes que je n'avais même jamais rencontrées pour la plupart. J'avais dissimulé un smartphone dans ma chaussette droite. Je souriais de mon audace et m'amusais que personne

n'eut fouillé mon sac. Mais rien ne m'aurait détourné de mon objectif. Je m'éloignai du check point en longeant ce mur qui séparait nos deux mondes. En observant les façades que je croisais, je redécouvris avec horreur l'orthographe complexe originelle des mots « photographe » et « restaurant ». Mais comment pouvait-on accepter des règles aussi inutiles que celles de l'orthographe sans se révolter ? Les « résistants » n'avaient rien compris à la vie. La vie, c'est du mouvement, du changement, c'est la recherche permanente de la lumière et non pas ce monde statique et gris dans lequel ils se complaisaient à être enfermés. Je pensais à Darwin, Copernic ou Curie. Ces grands scientifiques n'auraient rien découvert, s'ils n'avaient pas remis en cause le monde qui les entourait. C'était presque une mission humanitaire que de militer en faveur du monde connecté. Et dire que beaucoup d'anciens colportaient l'information que les jeunes étaient apolitisés, qu'ils ne s'intéressaient qu'à leur nombril. J'étais fier d'être là, pour éduquer les *résistants*, malgré eux. J'étais heureux d'avoir franchi le cap et d'avoir rejoint cette association d'étudiants. Plusieurs actions de sabotage étaient prévues aujourd'hui. La mienne en était une parmi une dizaine d'autres tenues secrètes. Même moi, je n'avais pas connaissance des autres missions prévues par les autres membres du groupe. Enfin, je trouvai l'endroit idéal, celui où je n'étais visible d'aucune habitation. En cette journée de fin août, j'étais quasiment sûr de ne pas être dérangé. Avec une pointe d'angoisse, je sortis de mon sac les bombes de couleur que je transportais. Lorsque j'eus fini mon graffiti sur le mur, je me reculai afin d'admirer mon œuvre : un smartphone en train de manger une enveloppe. La couleur était vraiment ratée mais le trait était précis et très réaliste. Le téléphone était dessiné en trois couleurs : le bleu de Facebook, le jaune de Snapchat et le violet d'Instagram qui se mariaient très mal. Tant pis, peut-être que d'autres trouveraient ce mélange de couleurs épatant. Ah, des goûts et des couleurs..... Sous le dessin, le slogan de notre gang : « viv le progré, rejoinié lé conécté ! ». C'était le tout premier tag sur ce mur édifié par les *résistants*. Dans quelques minutes, il ferait assurément le buzz coté ouest. Un scoop pareil et j'allais assurément doubler ou tripler le nombre de mes followers. Avant que je n'extirpe le smartphone de ma chaussette pour prendre un cliché, un bruit sourd d'engin mécanique en mouvement se fit entendre de l'autre coté du mur, du coté des *connectés*. Je ne pouvais rien voir mais j'entendis distinctement la sonnerie d'alerte propre à ces engins lorsqu'ils sont en mouvement. J'eus à peine le temps d'apercevoir, s'élevant dans les airs, par-dessus le mur, l'extrémité du bras d'une pelleuse qui s'abattit sur le mur. En quelques secondes, une portion du mur s'écroula, et...mon graphiti également. Lorsque la poussière se dissipa, j'aperçus un jeune homme, au delà du mur détruit. Il grimpa sur les gravats comme s'il s'agissait d'un simple escalier puis posa fièrement pour un selfie juché sur cet éboulis. Sur sa pelleuse, figurait un slogan que je déchiffrai sans peine : « viv le progré, rejoinié lé conécté ! ».

La forêt maléfique

Un dimanche, fin août, avec ma petite famille nous avons décidé de nous mettre au vert dans la forêt de Senlis. Le ciel était bleu azur, le soleil jaune canari et ma femme, qui a la main verte et adore la nature, avait son regard indigo et son teint incarnat des grandes occasions. Ce jour-là, même les enfants voyaient la vie en rose.

Seule ma belle-mère faisait grise mine. Croyant apercevoir un petit nuage noir, elle craignait que la pluie ne bouleverse l'arrangement de sa chevelure violette (belle-maman est un personnage haut en couleur, mais qui a tendance à broyer du noir). Finalement, elle me laissa carte blanche et donna son feu vert pour la promenade sylvestre, familiale et dominicale.

Quelle journée ! On en a vu de toutes les couleurs.

Dès le départ, une horde de loups nous menaça. Leurs pelages gris souris, leurs yeux corail, leurs dents ivoire et leurs babines rouge-feu nous causèrent une peur bleue. Comme ils s'approchaient dangereusement, j'ai vu rouge, je suis entré dans une colère noire et, utilisant ma matière grise, j'ai réussi à les envoyer sur les roses en agitant des branches de marronnier. Les bestioles n'y ont vu que du bleu.

A peine avions nous repris notre balade que deux chevaliers à la peau bistre, vêtus d'armures gris acier et portant des lances rouges de sang, nous tombèrent dessus de but en blanc.

J'ai d'abord tenté de les soudoyer, avec une enveloppe blanche pleine de billets verts sortis de la caisse noire de mon avocat marron, mais ils étaient blanc-bleu et restèrent de marbre. Puis ils sont devenus agressifs et s'apprêtaient à franchir la ligne rouge, alors, pour éviter une volée de bois vert, je les ai regardés d'un œil noir, j'ai agité le chiffon rouge et j'ai annoncé la couleur : « laissez-nous passer, sinon ma belle-mère va charger et je ne réponds plus de rien : elle est ceinture noire, elle est encore verte et elle est connue comme le loup blanc. Comparé à elle, le péril jaune, c'est de l'humour noir ! »

Le subterfuge a réussi, les chevaliers ont pâli et ont montré patte blanche avant de tourner leurs talons en fer-blanc vers le brun des sous-bois.

Un peu plus tard, une soucoupe volante turquoise constellée de lumières multicolores se posa devant nous dans une clairière. Des troupeaux de petits hommes verts en sortirent, en un instant la forêt de Senlis fut noire de monde.

Ma femme commençait vraiment à se faire des cheveux blancs. « Décidément, c'est la série noire » a-t-elle murmuré d'une voix blanche.

Si seulement j'avais pu consulter les pages jaunes, j'aurais utilisé le téléphone rouge pour appeler à l'aide les casques bleus ou les bérets verts.

« Morbleu, palsambleu, ventrebleu, sacrebleu, alerte rouge ! » a soudain hurlé belle-maman, en faisant tournoyer frénétiquement son sac à main rose bonbon. Elle voit tout en noir, mais ces extraterrestres-là étaient plutôt fleur bleue et pacifiques. Leur chef, ou son éminence grise, ignorant le courroux de belle-maman, déroula le tapis rouge sur l'escalier amovible menant à la soucoupe et nous proposa de partager un thé vert.

Il y eut un blanc dans le dialogue, puis, en riant un peu jaune, nous avons préféré passer notre chemin. Nous sommes plutôt café noir que thé vert dans la famille : des goûts et des couleurs...

La pause pique-nique fut la bienvenue. « *Il est temps de reprendre des couleurs* » a dit ma femme, en sortant sa traditionnelle salade « arc-en-ciel » : choux rouges, haricots blancs, salade verte, crevettes roses, radis noirs, jaune d'œuf, bleu de Bresse et quartiers d'orange.

Peu après la fin de ce déjeuner, les branchages se mirent à bouger tout seuls autour de nous, causant une trouille verte aux enfants. Ne voyant personne alentour j'en ai conclu qu'il s'agissait de l'homme invisible, venant en toute transparence respirer l'air pur et cristallin de l'Oise. Comme je suis un bleu en matière de magie noire, j'ai préféré filer à l'anglaise avec ma petite troupe. Pas envie de finir avec des bleus et un œil au beurre noir à cause de l'homme invisible.

Vers la fin de l'après-midi, une tribu d'indiens nous a encerclés. Ils ne faisaient pas très couleur locale avec leurs peintures de guerre multicolores et ils semblaient avoir des idées noires et être chauffés à blanc. D'ailleurs ils ont commencé à nous tirer dessus à boulets rouges. Belle-maman a contrattaqué à l'arme blanche, a distribué force marrons et a sorti le carton rouge... une véritable marée noire. Ils se sont fait avoir comme des bleus ces peaux-rouges ! Ils en ont vu des vertes et des pas mûres. Quant à belle-maman, bien que son teint tirât un peu vers l'écarlate, elle semblait toujours fraîche comme une rose.

Nous avons encore marché un bon moment et nous nous sommes perdus. La nuit noire était tombée et je craignais de devoir passer une nuit blanche.

Tout à coup, un gigantesque dragon mauve s'est matérialisé devant nous (je crois que c'était un dragon mauve mais, après tout, la nuit tous les chats sont gris.) « *Nous avons mangé notre pain blanc* » a gémit ma femme, qui commençait vraiment à broyer du noir (les dragons mauves sont sa bête noire.)

J'ai envoyé en émissaire ma fille, Violette, avec un drapeau blanc pour tenter d'amadouer le dragon – à la réflexion, c'était peut-être un éléphant rose – mais elle a fait chou blanc. L'animal, soudain cramoyisé de colère, s'est mis à cracher des flammes orange, ambres, ocres, jaune d'or, vermillons, coquelicot, sanguines, puis à nous poursuivre lourdement dans la forêt, entre les fougères vert pomme et les chênes qui commençaient à jaunir.

Nous nous sommes enfuis. Moi, rouge de honte et des bleus à l'âme, ma femme, blanche comme un linge, belle-maman, verte de rage, mon fils, le visage gris cendre et ma fille, lanterne rouge.

La sonnerie du réveil m'a alors tiré de ce rêve en technicolor.

Le fil rouge de cette histoire est qu'il ne faut pas donner un chèque en blanc aux écrivains en herbe (ni à leurs nègres), pas plus qu'il ne faut croire tout ce qui est écrit noir sur blanc ; surtout des histoires à l'eau de rose et cousues de fil blanc, comme celle-ci.

Voyage

Six heures du matin. Je suis planté là, mon patron est reparti. Mon regard vagabonde. Je suis seul au milieu d'une étendue d'un brun foncé. Quelques jours auparavant, à la fin du mois d'août, c'était une mer dorée au rivage verdoyant, dont le camaïeu de verts, pigmenté de délicates touches rouge vif et bleu d'azur, ondulait sous la brise. Les saisons changent mais la nature s'offre toujours à moi. Aujourd'hui, un ciel d'automne limpide me réchauffe, m'enveloppe d'une douce tiédeur, projetant mon ombre langoureuse sur le sol. Bras en croix, vêtu simplement, je me laisse bercer. Je rêve. Un vent léger agite doucement les manches de ma veste ; mon chapeau, heureusement, est bien enfoncé sur ma tête. Seul ? Pas vraiment en fait. Telle une mère voulant embrasser ses enfants, j'accueille la multitude de sauterelles, libellules, papillons, qui viennent se poser sur mes bras ouverts. De petites coccinelles grimpent le long de ma jambe et me chatouillent ... Ah oui ! Il faut que je vous dise : je suis unijambiste. Tous les jours, mon patron attentionné m'emmène et m'installe confortablement à mon poste de travail. Je surveille le site pour chasser d'éventuels intrus car il déteste être dérangé durant son dur labeur.

Je suis un contemplatif, j'aime regarder autour de moi. J'admire cette terre labourée, ce champ qui nous donnera à nouveau sa sève, ses fruits et ses plantes nourricières. Cette terre qui nous apaise et qui nous offre ce qu'elle a de plus précieux : sa simplicité et sa douceur. Une brise câline me porte. Je vole, virevolte tel un brin de duvet, puis, comme par enchantement, elle me dépose délicatement à l'orée d'une forêt. Un sentier m'invite à prendre ma jambe à mon cou, moi qui n'ai qu'une guibole pour m'enfoncer dans ce théâtre de verdure. Vais-je pouvoir malgré mon handicap ? Le chemin m'incite à découvrir le labyrinthe qui serpente, contourne fougères, buissons et églantiers, chatoiements de verts, rouges, et orangés. Ma jambe se pose avec douceur sur la mousse tendre. Par les trouées de la canopée, le bleu du ciel me fait des clins d'œil. Des rais de lumière jouent à saute-mouton. Les épineux d'un vert cru se dressent majestueusement, chênes tortueux et châtaigniers se parent d'or. Il en émane une odeur de résine qui enchante l'air pur. Mes poumons s'emplissent de cette senteur vivifiante à

laquelle se mêlent les délicats effluves d'humus. Le sol brille sous les rayons de soleil, palette de jaune vif, brun chaud et rouge puissant. Des goûts et des couleurs, je m'enivre. Je savoure les dernières mûres, dodues et sucrées, tandis que les écureuils font provision de glands verts. Une légère brise fait chanter les frondaisons. La mélodie de la nature m'émerveille. bercé par cette musique, mon esprit s'évade. Je ferme un instant les yeux. Entendez-vous comme moi le bruit du silence, amplifié par le murmure de la végétation sous la caresse du vent ? La nature vit, respire ; ses senteurs sauvagesses viennent frôler mes narines, me pénètrent... Un bruissement me tire de ma torpeur. J'ouvre les yeux : il est temps de reprendre des couleurs. À mes pieds, un lézard profite des derniers rayons de soleil. Il s'arrête, tourne furtivement la tête, me regarde puis se faufile avec agilité dans les herbes avant de disparaître. Je dois me remettre en route. Au loin, la sonnerie d'un carillon, égaie mes oreilles. Curieux, j'avance. Mais où suis-je ? Emergeant de la forêt, j'aperçois le clocher d'un village blotti dans un vallon. Je décide de le rejoindre pour tenter de me repérer.

Au détour des collines, j'atteins assez rapidement la petite église. Je cherche l'accès au clocher. Je découvre un escalier en colimaçon. Comment faire avec ma jambe unique et mes bras qui manquent de souplesse ? Une seule solution : monter en opposition. Cette technique d'escalade consiste à incliner alternativement mon buste de gauche à droite, tout en poussant sur ma jambe et mes bras. Je progresse avec méthode, marche après marche. Arrivé au sommet, j'examine les alentours pour retrouver des repères. Je me penche et ... je bascule ! Je tombe ! Une chute qui dure, qui dure ... mais qui étonnamment s'arrête tout en douceur. J'ouvre les yeux. Devant moi, à quelques mètres, mon patron passe la herse. Une chance qu'il ne se soit aperçu de rien. Je suis soulagé d'avoir le pied sur terre.

Dans quelques jours, les couleurs vont s'estomper, les frimas pointer leur nez. Moi je serai au repos, j'hibernerai plusieurs mois. Mon activité de surveillant reprendra une fois les semailles accomplies.

Être un épouvantail... Pas si mal finalement !

ADULTES

Finalistes

Jean-Eric BAJOLLE : *Le saut à l'élastique*

Alain BARONICK : *Tu viens voir mon chien ?*

Mathurine BECUWE : *Arc en ciel*

Célia CAIGNARD : *Vivre aux éclats*

Felisa JIMENEZ : *Le pigment magique*

Pascal KAZANDIJAN : *Les couleurs n'existent pas*

Jean-Luc LYS : *La nuit en couleur*

Ronald OLIVER : *Le regard de Jeanne*

Diane PIERDON : *Liberté*

Carole REGAZZONI : *Amour délavé*

Hélène ROLLINDE DE BEAUMONT : *Alexandrins
couleurs pour un jardin bonheur*

Il est temps de reprendre des couleurs – Des goûts et des couleurs
Sonnerie, fin aout, escalier, enveloppe, lumière.

Le saut à l'élastique

Connaissez-vous cette mystérieuse chanson d'Alain Bashung : « La nuit je mens » ? Elle tournait en boucle sur Youtube et se prolongeait en résonance dans ma tête.. Que pouvaient signifier ces paroles énigmatiques :

« La nuit je mens,
Je prends des trains à travers la plaine
On m'a vu dans le Vercors,
Sauter à l'élastique
Voleur d'amphores
Au fond des criques ... »

La chanson se poursuit dans la même veine, avec d'autres paroles tout aussi obscures. Etait-ce l'évocation d'un amour perdu, les regrets d'un amant trompé, voire même une allusion à des combats de la Résistance ? J'essayais de trouver des réponses à cette sorte de poème surréaliste, et toujours revenait cette phrase obsédante, ponctuée d'une mélodie nostalgique :
« On m'a vu dans le Vercors,
Sauter à l'élastique.. »

Sauter à l'élastique : voilà une idée originale. Etait-ce le genre d'exercice qui procurait ces images étranges, quasi hallucinatoires ? L'adrénaline dans ce cas avait-elle pour effet de remplir la tête de ces impressions psychédéliques ?

Je suis un adepte des sensations de l'extrême. Côté danger, tout en prenant toutes les précautions pour le prévenir, me semble donner plus de sens à l'existence.. J'ai déjà descendu à ski des couloirs étroits, escaladé des corniches aériennes, descendu des rapides en bateau, mais pas encore abordé le saut à l'élastique. Je décidai donc de tenter l'expérience. Je m'en ouvrai à mes proches, qui sans m'en dissuader, considérèrent le projet comme inutilement risqué : que vas-tu donc chercher là ? Je passai outre, on ne discute pas des goûts et des couleurs, n'est-ce pas ?

Nous étions à fin aout, c'était tout à fait la saison pour un saut.. J'avais repéré un site qui proposait ce genre de prestations : le pont de Ponsoonas, près de Grenoble, 103 m au dessus du Drac. Brrr.! Je réserve d'un clic, et le jour dit, je me trouve à pied d'œuvre.

Le ciel est limpide, une légère brume enveloppe encore la vallée, l'arche du pont au-dessus du mince ruban vert-argenté, scintillant de lumière, est impressionnante. Et puis il y a ce parapet d'où les sauteurs s'élancent.. Les uns exécutent un vrai saut de l'ange, bras en croix, d'autres se jettent dans le vide comme ils peuvent, parfois même aidés d'une légère impulsion donnée par l'assistant ..

C'est maintenant à mon tour. On me passe le harnais, on vérifie l'accroche du mousqueton. Je ne dois pas avoir l'air trop fier, car le responsable du « Go » final, me lance : « allez, on ne meurt qu'une fois, il est temps de reprendre des couleurs ». Pas vraiment encourageant..

Il faut gravir un petit escalier avant d'atteindre la planche suspendue au-dessus du vide, j'entends au loin une sonnerie de cloches qui résonnent comme un tocsin, tout cela me fait l'effet d'une marche au supplice. Et justement, c'est l'air sinistre du Sabbat dans la Symphonie fantastique qui vient envahir mon esprit..

**Il est temps de reprendre des couleurs – Des goûts et des couleurs
Sonnerie, fin aout, escalier, enveloppe, lumière.**

On ne peut hésiter plus longtemps, Dans mon dos, j'entends : « je compte jusqu'à 3 et tu sautes ». Alors à 3, je saute, aussi loin en avant que je peux, les yeux fermés. Plutôt saut de grenouille que saut de l'ange. Un grand frisson me parcourt de la racine des cheveux à la pointe des pieds.

J'ai l'impression que le sol se dérobe sous mes pieds, et je ne peux m'empêcher de pousser un cri. Mais je rouvre les yeux. La vallée est un kaléidoscope de couleurs avec une forte dominante de rouge. La rivière devenue vert-orange se rapproche avec une rapidité effrayante. Je suis comme un aigle qui fonce sur une proie. Je filme en accéléré. Et puis tout d'un coup, la chute s'arrête, je rebondis comme un ballon, le sang reflue dans le corps, la nature reprend ses couleurs avec tous ses dégradés de vert.

Tout s'est passé si vite. Me voilà revenu au point de départ. L'émotion est passée, mais les images restent. Peuvent-elles s'associer pour faire naître un poème, une chanson, le début d'un roman ? En tout cas, elles contribuent à apporter une expérience nouvelle, enrichir une collection d'images et de souvenirs, d'où sortira peut être un jour, qui sait le cheminement de l'imagination - une création poétique.

La chanson d'Alain Bashung garde son mystère. Mais peut-être faut-il maintenant que j'aille voler des amphores au fond des criques ?

Tu viens voir mon chien ?

Depuis la fin août, avec un mauvais temps tenace, la plage avait retrouvé son image d'étendue sauvage, désertée par les baigneurs et toute une armée d'enfants jouant à sculpter des châteaux de sable et pilotant des cerfs-volants de toutes les couleurs. La mer se faisait plus forte, plus agressive pour venir au pied des dunes où se dressait un imposant bâtiment tout en briques, l'hôpital de B... Parmi tant d'autres un enfant restait allongé dans une chambre, dans l'enveloppe d'un univers blanc. Blanc des murs, des draps, des blouses des soignants. C'était la victime d'un accident classique au scénario écrit par l'imprudence, la vitesse et la fatalité d'être là au mauvais moment. Depuis la sortie du coma les médecins se montraient optimistes, confortés par les bons résultats des divers bilans mais un trauma crânien est toujours déconcertant dans son évolution. F..., âgé de sept ans, ne parlait plus, ne participait à aucune tentative de mouvement et de mise debout ; le kiné était persuadé que c'était possible, qu'un verrou mystérieux bloquait la porte des progrès dans la tête du gamin. Un matin, en entendant l'interne dire au chevet de son patient : « il est temps de reprendre des couleurs » le kiné pensa à un plan sûrement complètement farfelu et irréalisable mais ce n'était pas son style de manquer d'audace. Alors il parlementa avec le chef de service, un homme pas toujours facile à aborder, avec l'équipe de soignants de l'enfant et enfin avec les parents pour glaner de précieuses informations. Ensuite il contacta le directeur d'une école de peinture où étaient inscrits deux bons amis et la folle idée fut mise en chantier. La classe de peinture se retrouva un peu chamboulée par l'activité anormale des artistes enthousiastes et, après plusieurs jours de maniement endiablé des pincesaux, des cartons de grande taille prenaient la direction de l'hôpital où se préparait la mission « osez les couleurs ! ». Une nuit, durant le sommeil profond du petit F..., un étrange ballet de silhouettes blanches virevolta dans la chambre et tous les cartons furent vidés avec des exclamations difficilement étouffées. Dehors la mer grondait et la plainte du vent semblait courir jusque dans les couloirs et les escaliers ; bientôt une pâle lumière s'invitait aux fenêtres et l'hôpital se réveillera dans ses bruits habituels de roues de chariots, des tintements des instruments sur les plateaux de soins et dans l'odeur si attendue des cafés distribués.

En ouvrant les yeux F... eut l'impression qu'il rêvait encore, il n'était plus dans sa chambre et des images familières apparaissaient comme sur les pages d'un livre magique ! énorme mais rassurant, la tête touchant le plafond, le joyeux chien bâtard de la famille, au pelage patchwork, regardait son petit maître de ses bons yeux brillant d'amour. Et sur les murs recouverts des œuvres de peintres parfois maladroits mais inspirés par l'émotion, l'enfant pouvait voir Zorro, un manège, Donald et Mickey, des clowns, une girafe, un perroquet prêt à s'envoler, un Peter Pan narguant le capitaine Crochet. F... ne disait rien, ne bougeait pas mais fixait surtout le chien Basket d'un regard émerveillé ; et pourtant, la couleur était vraiment ratée !

Le kiné attendait près du lit, il resta longtemps mais se résigna à quitter la chambre pleine de couleurs, bouleversé par l'échec. Alors qu'il refermait la porte une petite voix suppliante le pétrifia « tu viens voir mon chien ? » F... s'était assis et tendait la main.

La sonnerie du téléphone troua le silence et fit sursauter la maman de F... ; par une fenêtre du salon elle regardait le jardin où Basket semblait bizarrement énervé, secouant et mordant un ballon crevé qui était abandonné sous un massif depuis l'accident. Elle écouta sans rompre la raideur de sa posture puis resta un long moment tremblante avant de s'abandonner au bonheur de revivre. Par la fenêtre du salon, dans un brouillard de larmes, elle voyait le chien courir dans l'or des feuilles tombées et pensa que jamais les couleurs de l'automne n'avaient été aussi belles.

Arc en ciel

"Vous me dévisagez, je fais peur, j'ai quelque chose de bizarre ?"
Sortie brutalement d'un sommeil artificiel, c'est la première phrase dont je suis capable...
Il est là très droit, le dos callé contre le dossier d'une chaise. Que fait cet homme près de mon lit, aussi près. Pourquoi n'est-il pas dans le fauteuil plus confortable. Perdue dans un brouillard médicamenteux, j'aperçois d'abord ses mains aux longs doigts fins et soignés. Son visage jeune aux yeux gris très doux s'approche.

Quelle heure est-il, il ne fait pas encore nuit, dans le couloir des bruits de chariot, une odeur de soupe. Nous sommes fin Août, il fait moite dans la chambre, la sueur me brouille la vue.
"Je suis venu te donner de l'amour" me susurre-t-il d'une voix lente et posée.
Mais c'est quoi ça ? Il a dit quoi ? C'est qui ce type ? Depuis combien de temps est-il là à m'observer.

Il me prend la main, la caresse, a les mouvements lents de quelqu'un qui a tout son temps, me regarde en coin et c'est toujours le meilleur angle pour la tendresse.
M'a-t-il bien regardée ! La séance de chimio ce matin m'a dévastée, je transpire, j'ai envie de vomir, où sont mes cheveux, enfin, oui, ma perruque quoi ! Dans la table de nuit, trop loin, pas la force...

Me donner de l'amour, il a dit ?
Qui peut me donner de l'amour.
Je fais peur à mes enfants, les amis viennent à reculons, mon mari fuit. Il le sait lui, là assis comme une statue, que j'ai depuis longtemps ma libido dans les chaussettes.

Je me redresse péniblement.
"Vous me dévisagez, je fais peur, j'ai quelque chose de bizarre ?"
"Je suis venu te donner de l'amour".

Je le regarde cette fois de plus près. Il paraît vraiment jeune. Son costume bleu indigo, sa chemise blanche lui donnent une certaine distinction.
Je ne comprends toujours pas ce qu'il fait là.
J'ai la bouche sèche, l'envie d'en finir, je vais lui demander enfin ce qu'il veut, et, je lis épinglé au col de sa veste sur un badge orangé [Père Augustin - Paroisse Saint Sulpice].
Je l'ai entendu descendre l'escalier sans savoir encore que cette visite ferait partie de mon histoire.

Ce matin, je suis dans un état profond de déréliction.

Les hommes en blanc sont venus au pied de mon lit. J'en ai marre de tout ce blanc, les blouses, les murs, les draps, la lumière crue des néons.

Je ne suis pas d'humeur à entendre leur discours convenu.
J'ai envie de dire au grand Ponte "Allez vas y annonce la couleur".
Et contre toute attente, le crabe commencerait à perdre ses grosses pinces violettes.

Le Père Augustin est revenu souvent, nous avons longuement parlé, j'ai écouté, j'ai parlé, il a écouté. Je ne suis pas croyante. Il s'en moque...
Il a rencontré plusieurs fois ma famille, c'est dur aussi pour eux, je n'ai pas toujours tout compris, tout accepté.

A Présent, je sais la douleur et la couleur de leurs sentiments.
Cet après midi, la sonnerie de mon téléphone chante (somewhere over the rainbow), il a plu et de ma chambre je peux admirer un superbe arc en ciel.
Est ce un signe ?

Mon petit garçon Sylvain viendra tout à l'heure avec son papa.
Il est où le bonheur, il est où, chante Christophe Maë à la télé.
J'ai envie de crier "Je suis sortie de ta toile, Soulages" !
"Il est temps de reprendre des couleurs".

Mettre du rose sur mes joues, du vert aux yeux, une bouche rouge, enfin jeter cette horrible perruque, mes cheveux repoussent du beau noir jais d'avant. Enturbanner ma tête de ce joli foulard bariolé, cadeau de ma fille ainée.

Il est là le bonheur, il est là, dans mes bras, il a 10 ans et me tend une grosse enveloppe jaune.
Son dessin représente un magnifique arc en ciel.
Il ne manque aucune teinte à la palette de ce bel arc d'amour.

Vivre aux éclats

Blurk, poum, boum... gargouillis et bruits de tuyaux. Ça s'agite autour de moi! A moins que ce ne soit au-dessus ou en dessous. Ah ça y est j'entends quelque chose, c'est la même voix ! Hier, aujourd'hui, demain, après-demain, des mois, des années, encore et toujours, mais plus nette, plus forte puis vieillissante. Aujourd'hui elle est lointaine, je reconnais néanmoins sa tonalité. J'apprendrai plus tard par les autres qu'elle a l'accent du Sud-Ouest, accent que je n'entendrai jamais car trop habituée. Comprendre ses mots à ce stade, j'en suis incapable pourtant cette voix est déjà si familière. Echo d'un au-delà rassurant et berçant. Pour ce qui est de sa couleur par contre, je ne vois pas grand-chose. Là où je suis il fait très sombre et chaud. Je sens et j'entends plus que je ne vois. A de rares moments la pénombre s'estompe et j'aperçois une faible lumière ponctuée d'ombres. Ombres gantées, étoiles de mer caressantes, promesses d'une tendresse infinie.

Aujourd'hui est un jour très spécial ! C'est mon anniversaire et j'ai 5 ans ! Les enveloppes à mon nom affluent et je découvre ainsi nombre de cartes colorées et musicales. Ballet calligraphique ponctué de sonneries téléphoniques. Toute la famille appelle la petite princesse que je suis pour un jour seulement ! L'excitation monte je saute sur le canapé et me tache avec la cerise que j'ai en bouche. Maman se fâche, « *la cerise ça tache !* ». Le rouge qui est pourtant ma couleur préférée est devenu aujourd'hui une ombre indélébile. Le jour de son anniversaire...c'est un jour où normalement on ne nous gronde pas...

J'en ai ma claque du rose ! Rose pastel, rose bonbon, fuchsia, violette toutes les déclinaisons sont là dans mon armoire ! C'est bon on a compris, je suis une fille ! Maman au cas où tu ne l'aurais pas remarqué j'ai dix ans et je suis un garçon manqué qui joue à la bagarre pendant les récréations. A Noël j'ai commandé un déguisement de Tortue Ninja et ma couleur préférée est le bleu ! D'ailleurs c'est ce que je veux comme couleur pour mon papier peint dans ma chambre. Arrête de récupérer les vêtements de ma cousine s'il te plaît, j'entends que c'est de la marque et qu'on n'a pas beaucoup de sous mais le rose j'en fais une overdose !

Mes parents balayent ma tenue du regard avant que je passe la porte. On ne sait jamais ! La mode est aux mini-hauts et aux jupes courtes. Ils ont raison de s'inquiéter j'ai des copines qui se changent aux toilettes dès qu'elles arrivent au Collège. Moi je suis tirillée, j'aime à penser que je peux être féminine et sportive ! Les filles trop superficielles m'ennuient mais j'envie leur maquillage et l'effet qu'elles font aux garçons... Maman m'a dit qu'à seize ans j'aurais « un peu » le droit en attendant je pique du maquillage aux copines. Les tons chauds : or, beige irisé, marron pailleté sont mes préférés.

Je ne sais pas si c'est ça faire sa crise d'adolescence mais entre dix-huit et vingt ans je change de couleurs de cheveux toutes les deux semaines. Au point de finir par les perdre tellement ils sont abimés par les teintures. Oups maman avait raison. Peu importe ! J'aime à penser que mon visage est similaire à la toile d'un artiste. Mes parents protestent de voir leur fille tantôt rousse tantôt gothique. Je leur rétorque qu'à mon âge je ne leur demande pas de discuter des goûts et des couleurs ! En plus de cela je peins des nuits entières, enivrée par l'essence de térébenthine. J'aime avoir les doigts et les bras couverts de peinture ! Casque sur les oreilles, musique mélancolique à fond, je suis dans ma bulle connectée à mes affects d'écorchée vive.

En traversant le passage piéton qui mène à la fac de Villetaneuse je me fais klaxonner par une voiture. Et merde pour une fois que j'ose mettre une jupe ! Elle est noire et m'arrive à peine au-dessus du genou, rien d'affriolant. Je me suis délestée de tous mes vêtements de couleurs vives et ais opté pour des vêtements plus discrets. De nos jours il ne fait pas bon d'être une femme. « *Hey mademoiselle ! Mademoiselle !* » crie-t-il, je ne réponds pas et continue d'avancer. « *Sale pute ! J'espère que ton mec te fourre bien !* », ses mots sont accompagnés

d'un raclement de gorge profond et d'un mollard dirigé dans ma direction. J'espère qu'il n'y a pas trop de vent et qu'il a le souffle court.

De vingt-deux à vingt-quatre ans j'habite à Saint Denis avec mon compagnon de l'époque. Lorsque je sors je mets systématiquement un jean et des baskets, on ne sait jamais, il faut pouvoir courir surtout si je reviens par le Stade de France et ses petits chemins la nuit. L'angoisse m'assaille dès que la pénombre se fait sentir. Dans quel état vais-je retrouver ma voiture ? Combien de poubelles vont être brûlées ? Pourtant malgré la violence et la peur j'aime vivre ici, j'aime les habitants, la mixité et pouvoir voyager sans passeport. Les jours de marché on se croirait à Marrakech les épices, les étals, les petits prix, les sourires des berbères et les regards chaleureux des femmes voilées, tout y est !

Putain de miroir ! Horreur, terreur, il ne me reflète plus ! Mon visage a disparu. Je ne peux qu'observer le reflet sans fond de ces yeux tristes. Je me rapproche de lui, d'eux, de ces yeux comme pour mieux en saisir la profondeur... Mais rien, il n'y a rien, plus rien... L'angoisse et le chaos m'envahissent, les sanglots m'étranglent. Je ne vois plus la glace mais seulement du sang et des éclats. Elle est là, ma face, devant moi comme explosée en mille et un éclat de verre. Mes bras entourent ma tête, l'envie est trop forte. Je fais volte-face, les murs blancs sont une autre option... La violence est toujours intacte, il faut quelle sorte, je n'en peux plus, je veux quelle cesse... Les murs sont devenus rouges... Pitoyable et minable créature que je suis... mon front les a à peine effleurés. Mollement, lamentablement, mon corps s'effondre. Assise sur le carrelage, emplies de larmes incontrôlables, seuls raisonnent ces mots : « *j'ai mal, j'ai mal, j'ai mal...* ». En boucle ils me bercent, m'hypnotisent, je m'y noie... J'en peux plus, je veux que ça cesse, j'en peux plus... En un instant je saisis le rasoir... de lui encore une fois je ne fais rien... ma peau flirte avec celui-ci comme je flirte avec le réel. Si seulement ma douleur pouvait prendre corps, si seulement elle pouvait se voir, s'entendre, se dire ! Mais qu'est-ce que je fais ? Qu'est-ce qui m'arrive ? Déprimante, pitoyable, psychose. Que je suis lâche. Inerte je reste là à contempler mes poignets béants en attendant que mon corps se vide et que la mort surgisse. Il m'a détruite... et toi aussi maman... Serais-tu un jour à nouveau libre ?

Fin août 2015, le vingt-sept précisément. Ma vie a complètement changé et s'appête à opérer un tournant radical. Certes psychothérapies, déménagements et un nouveau compagnon y sont pour beaucoup mais le moment le plus heureux et le plus coloré de ma vie reste ma rencontre avec toi. Je te saisis, ton corps est frêle bien que tu sois déjà un petit costaud bodybuildé. Tu t'arrêtes et nous observe ton père et moi, l'un après l'autre. Lorsque ton regard rencontre le mien je sens mille et un confettis exploser dans ma poitrine. C'est donc ça que l'on appelle l'amour ? J'ai vingt-neuf ans et aujourd'hui grâce à toi je deviens mère. Mes doutes s'estompent et je remercie ton père du merveilleux risque qu'il m'a fait courir. Moi qui pensait pouvoir être heureuse sans connaître la maternité j'allais passer à côté de ma plus œuvre.

La vie reprend son cours et la routine s'installe. Je descends les escaliers et dit à cet homme qui partage mon quotidien non sans difficultés : « *Allez, vas-y, annonce la couleur ! Qu'est-ce que tu veux mettre demain que je lance la machine !* ». Il y a donc des tâches dont on ne se débarrasse jamais !

« Dans la nature, une teinte qui semble uniforme est formée de la réunion d'une foule de teintes diverses, perceptibles seulement pour l'œil qui sait voir ».

Delacroix

Le pigment magique

J'ai toujours pensé que ma vie ne ressemblait à rien.

Enfant déjà, j'éprouvais le désir d'être un petit blond que l'instituteur donnerait en exemple. Je détestais l'école et la sonnerie qui annonçait la fin des cours me délivrait de mes angoisses. Le premier sorti, je dévalais l'escalier comme on sort de prison, seul. Je n'avais pas d'ami. Quelque chose en moi décourageait les meilleures volontés.

J'ai grandi comme d'autres vieillissent, sans m'en rendre compte.

L'année de mes quarante ans, vers la fin août, j'entendis frapper à ma porte. Je n'attendais aucune visite, aussi avançai-je sur la pointe des pieds jusqu'à l'oeilleton. Personne sur le palier. Avec mille précautions, j'entrouvris la porte, sans doute s'agissait-il des enfants de l'immeuble qui aimaient faire des farces. Je m'apprétais à refermer lorsque j'aperçus sur mon paillason une longue enveloppe blanche. Intrigué, je la décachetai. A l'intérieur se trouvait une feuille bleu pâle sur laquelle était écrite cette simple phrase : « Il est temps de reprendre des couleurs ». Pas de nom ni de signature, peut-être s'agissait-il vraiment d'une plaisanterie. Pourtant, mon intuition me soufflait le contraire. Je m'installai dans mon fauteuil et me servis un verre de whisky, j'avais besoin de réfléchir. Au moment où je m'apprétais à allumer une cigarette, une lumière intense inonda la pièce.

— Croyez-vous qu'il s'agisse d'une bonne idée ?

— Mais qu'est-ce que.. ? Il y a quelqu'un ?

— Il y a toujours quelqu'un, le tout est de chercher.

Je perds la tête. J'aurais dû prendre les cachets que le médecin m'a prescrits.

C'est bien moi, ça, toujours négligent ! Il est trop tard maintenant, je suis devenu fou !

— Non, mon cher Bastien, la folie, c'est le contraire.

— Le contraire ?

— Quand on n'entend, quand on ne ressent rien, précisément.

— Ah oui, alors dans ce cas, je confirme, je ne suis pas fou, parce que pour ressentir, je ressens tout, je ressens trop et ma vie est en enfer.

— Méfiez-vous du vocabulaire que vous employez, Bastien.

— Ah oui ? Mais pourquoi vous cachez-vous ? Qui êtes-vous ?

— Vous le savez parfaitement. La question serait plutôt : « Que voulez-vous ? »

— Bon, alors, que voulez-vous ? Non mais, qu'est-ce que je raconte ? Je parle tout seul maintenant !

— Vous m'avez appelé, me voici.

— Je n'ai appelé personne !

— D'une certaine façon, si. Vous détestez bien votre vie ?

— Tout le monde la détesterait.

— Vous savez, Bastien, des goûts et des couleurs, on ne peut discuter.

— Qui voudrait être à ma place ? Ma vie ressemble à une photo ratée. Je me sens tellement différent. Les autres avec leur peau de rhinocéros souffrent moins. Ils aiment rire, danser, ils ont l'air de s'amuser, pas moi, pourquoi ?

— Je ne suis pas venu vous apporter des réponses.

— Ah bon ? Alors, je vais bientôt mourir, c'est ça ?

— Pas tout de suite, et de toute façon, je ne m'occupe pas du transport.

— Du transport ?

— On vous expliquera tout cela en temps voulu.

— Rien ne presse.

— Ah ? je croyais que vous en aviez assez.

— Je voudrais être heureux, un peu au moins avant de partir.

— Il ne tient qu'à vous, Bastien.

— Vous avez vu ma tête ?

— Justement. Rapprochez-vous du miroir, voilà. Que voyez-vous ?

— Ce n'est pas ma tête.

— C'est strictement la même, mais votre regard est différent.

— Alors c'est grâce à cette lumière mais dès que vous partirez, tout redeviendra comme avant, tout gris, tout moche, tout sale.

— Non, la couleur est indélébile, une fois qu'on a le pigment.

— Et je le trouve où, le pigment ?

— En vous.

— Quelle blague, sans vouloir vous offenser. Monsieur... ? Monseigneur.. ? euh... Moïse ? Mince alors, il est parti, j'ai dû le contrarier. Je fais toujours des gaffes aussi !

Bon, j'en étais où ? Ah oui, une bonne cigarette. Tiens, c'est quoi cette boîte ? On dirait de la peinture. Ça me donnerait presque envie de reprendre le pinceau et après tout, pourquoi pas ? J'avais arrêté parce que personne ne voulait acheter mes toiles, pourtant je n'ai jamais été aussi heureux qu'en peignant. Et si je rappelais Solène ? Elle m'avait proposé de poser, c'était une bonne idée, mais j'étais tellement découragé à l'époque. Elle accepterait peut-être... Qu'est-ce que je risque ? J'ai toujours son téléphone. Qui ne tente rien...

— Allô ?

Titre :

Les couleurs n'existent pas...

Du moins, elles n'existeraient pas sans les yeux pour les voir.
Si vous avez deux minutes lisez la suite, vous y verrez plus clair.

Rose comme Pimbêche

Enfant, j'étais amoureux d'une fille du nom de Rose. Le genre d'amour platonique où l'on a qu'un souhait; se promener seul, main dans la main, le long d'un canal. Écouter les oiseaux jouer entre les feuilles jaune-orangé de l'automne.

Après mille et un stratagèmes pour lui plaire, je décidais de changer de prénom et de me faire appeler « Bleu ».

Je me suis dit qu'un jour, si nous avions des enfants, ils seraient aubergine. Ou peut-être parme. Enfin peu importe puisqu'elle et moi nous n'en avons pas eu. Et vous allez comprendre pourquoi.

Un matin, prenant mon courage à deux mains, juste avant la sonnerie qui annonçait notre rentrée en classe, je me suis approché d'elle pour me présenter. « Je m'appelle bleu » lui dis-je presque certain de faire mouche avec un prénom aussi beau.

« Ton prénom n'en est pas un », me dit-elle en me toisant du haut de ses douze ans.

« Personne ne se nomme Bleu ».

« Et bien la jolie, » lui fis-je remarquer, « tu as bien le prénom d'une couleur, pourquoi pas moi ? »

- Tout le monde le sait ! Marron, bleu, rouge ou je ne sais quel vermillon ne peuvent être des prénoms. Et si je crois ce que l'on m'a dit, seul celui de rose a ce privilège. Rose comme la couleur. Rose comme la fleur ou comme le prénom.

- Mais alors, comment devrais-je m'appeler pour te plaire ?

- Je ne sais pas dit-elle en s'éloignant de moi. Puis elle disparut comme un fantôme dans la courbure de l'escalier.

Rouge comme colère

Je suis d'abord devenu rouge de colère, puis vert de rage et enfin blanc comme un linge lorsque j'ai compris que peu importe le prénom que je portais. Je ne lui plaisais pas, tout simplement. Les couleurs n'avaient rien à voir dans tout ça. La preuve, c'est qu'elle s'acoquina quelques jours plus tard avec un Bernard. Et, « Bernard » n'est pas une couleur ». Ça se saurait !

Ne comprenant pas grand chose aux filles, plutôt que de laisser mes sentiments enfermés dans une enveloppe sertie d'un cachet de cire rouge, je me suis dit qu'il était temps de reprendre des couleurs. Je décidai de m'intéresser aux bicyclettes. Je me souviens du premier vélo sur lequel je suis monté. Il était bleu. Je me souviens de la porte de garage en fer grise qui m'avait stoppé net, parce que je ne savais pas freiner.

Je me souviens de ce malabar rose que j'ai croisé, juste après ma chute. Abandonné sur un petit sentier qui longeait le bas de mon immeuble. Il était bien mâché avec deux graviers plantés dedans que j'ai soigneusement retiré avant de le mastiquer à mon tour ! Mon genou était écorché, et j'avais besoin de réconfort. De plus il avait encore beaucoup de goût.

« Beurk » me direz-vous ? Et bien à l'époque cela ne m'a pas effleuré l'esprit. Mais aujourd'hui je suis comme vous. - et quand j'y repense je fais la grimace et je cris haut et fort « BEURK ». Pour me consoler je me dis que je portais déjà un intérêt profond au recyclage des déchets. On se console souvent avec de simples pensées.

À ce propos : Avez-vous déjà réfléchi à la couleur de la pensée ? Moi oui. Et bien je suis persuadé qu'elle est couleur de mots.

Couleur de phrase. Couleur de trottinette. Car une pensée trottine dans la tête. Quelle couleur est la trottinette qui te trottine dans la tête ? Cela dépend de chacun, me direz-

vous. La mienne est rouge, avec une pédale sur laquelle on appui pour avancer sans mettre le pied par terre.

Blanc comme intervention de mon Ange Gardien

Ange gardien : *STOP ! S'il te plaît. Arrête tout de suite ce texte qui n'en est pas un.*

Moi : *Qu'est-ce qui ne te plaît pas ?*

Ange gardien : *Eh bien...je...je...*

Moi : *Pourquoi hésites-tu ? Allez vas-y, annonce la couleur !*

Ange gardien : *Puisque tu insistes Je te rappelle au cas où tu l'aurais oublié, qu'il est question d'un concours. Si le jury juge les textes d'un point de vue littéraire, le tient à toutes les chances de finir dans le fond d'une corbeille à papier. Froissé où plus grave encore - déchiré en tout petit morceau.*

Il y avait beaucoup plus beau à faire. Tu aurais pu parler de marguerites ou de bleuets. De Tokyos jaunes, d'œillets rouges, de lilas blancs. Décrire cette lumière du soir si particulière de la fin Août. De ces nuages roses qui...

Moi : *Rose ! Nous y voilà. Il fallait que tu fasses allusion à cette petite pimbêche. Tu n'as vraiment aucune délicatesse pour un Ange ! Laisse-moi écrire ce que j'ai envie.*

Multicolore comme « bouquet de fleur »

Pourquoi je ne parlerais pas de celui que mon épouse n'a pas reçu le jour de son anniversaire ? Je n'ai pas oublié d'y penser, mais j'ai oublié de lui acheter.

Pour me faire pardonner je l'ai emmené sur ma trottinette afin de lui expliquer le cheminement de mes pensées. Elle les a trouvées confuses et plutôt décolorées. Elle m'a recommandé d'y mettre de l'ordre. Avec des sticks multicolores de préférence. Et surtout - De chasser toutes ces pensées obscures qu'aucune personne ne serait en mesure de comprendre. Cela m'a conduit à me poser une question :

Noires : Les pensées obscures sont-elles forcément noires ?

La réponse est Non. Je connais des idées obscures qui sont rouges comme le sang. D'autres jaunes comme la fièvre. Certaines roses. Rose comme « Pimbêche ».

Pire que l'obscurité c'est l'obscurantisme. Un ogre qui avale tout sur son passage. Il avale les trottinettes, les pensées, les bouquets de fleurs. Il engloutit même les couleurs. Dans son ventre on y trouve le plus terrible des mélanges - Le « caca d'oie ». Car lorsque l'on veut tout mélanger on dénature tout. Y compris la beauté.

Les couleurs sont des magiciennes

La beauté des couleurs nous fait croire à des choses invraisemblables. Le saviez-vous ? Saviez-vous que si l'on ne met pas de colorant dans le sirop de grenadine, les enfants ne lui trouvent pas le même goût !

Ne vous moquez pas s'il vous plaît. Je n'invente rien, d'ailleurs :

Essayez de boire un café transparent. Transparent comme de l'eau. Si on vous bande les yeux, vous le trouverez probablement délicieux. Noir et fumant à souhait. Si on vous ressert le même café, et que vous le découvrez sans son apparence habituelle, il deviendra probablement imbuvable. C'est là toute la magie des couleurs.

La seule vraie couleur

Je vous sens sceptique ! Normal. Je l'étais aussi. Mais le jour où vous découvrirez la vérité sur les couleurs, vous serez déçu de voir qu'elles n'existent pas. Du moins elles n'existent pas sans les yeux pour les voir.

Et puis les couleurs c'est comme l'amour. Elles existent seulement parce qu'elles se reflètent dans le regard de l'autre. L'autre qui voit en vous l'arc-en-ciel. Et la vraie magie dans tout ça - c'est d'être convaincu que même en fermant les yeux, votre baiser aura toujours la couleur de l'amour.

La nuit en couleur

Son monde était en noir et blanc, ou plutôt, en nuances de gris. L'arbre, l'oiseau, l'étang, tout n'était que gris. Le temps aussi était gris, mais pas seulement pour lui, bien piètre consolation.

Bien que l'on fût déjà fin Août, il faisait encore doux, et aux terrasses des cafés, buveurs et joueurs de cartes s'invectivaient copieusement. Quiconque ne connaissait pas leurs habitudes pouvait penser qu'ils allaient se battre. A une table située un peu à l'écart, on criait encore plus fort qu'aux autres. Un grand gars s'était levé, l'air menaçant, brandissant une carte et se tenait prêt à l'abattre rageusement devant le nez de son adversaire en gueulant « Allez, vas-y, annonce la couleur ».

La couleur... Pour lui, il n'y en avait que deux sur les cartes, noir et gris. Il reconnaissait quand même les formes, c'était déjà ça.

En continuant son chemin, les mains dans les poches de son pantalon... gris, il approcha du bord de l'étang dont les eaux devenaient plus sombres quand la nuit tombait. Sombres et grises, comme toujours. Les canards, habituellement présents dans la journée pour quémander quelques morceaux de pain auprès des passants et de leurs enfants, devaient s'être réfugiés dans les hautes herbes et les roseaux, pour y passer la nuit. Au moins, il n'aurait pas à entendre les fadaïses habituelles des badauds s'exclamant à leur propos « T'as vu leurs plumages ? Verts et violets en même temps ». Verts et violets en même temps, qu'est-ce que ça voulait dire ? Que la couleur était vraiment ratée, ou qu'au contraire Dame Nature avait particulièrement réussi son coup. Il n'en saurait jamais rien.

Plus loin, la route était bordée de galeries de peinture. On y trouvait des tableaux de toutes sortes, chacune s'étant spécialisée dans un style particulier, allant de l'hyperréalisme, dont il admirait la technique mais pas l'inspiration, à l'abstrait le plus dur et le plus hermétique qu'il avait en horreur. Il se souvenait des discussions enflammées lors de repas de famille où l'on avait pensé préserver la paix en ne parlant jamais de politique, mais où la peinture avait eu les mêmes effets négatifs. Pour calmer le jeu, il devait souvent faire preuve d'autorité, et rappeler qu'il en était des goûts et des couleurs comme du reste, que c'était à l'avis de chacun... sauf du sien évidemment.

La route qui menait chez lui se terminait en impasse pour les voitures, car elle se prolongeait par un large escalier de pierres... grises. Arrivé en haut, il prenait sur la droite et longeait des maisons aux volets peints en ?... de couleurs variées, il en était sûr car il percevait des gris de tonalités différentes.

Il habitait une assez belle bâtisse, ancienne, mais bien entretenue par ses propriétaires successifs. Ses fenêtres donnaient vers l'arrière, et son logement était calme. Pour la décoration, il avait fait appel à des amis. Il avait besoin de conseils afin de ne pas marier des couleurs qui, prétendait-on, n'allaient pas ensemble. Marier des couleurs qui n'allaient pas ensemble, qu'est-ce que cela signifiait ? Est-ce qu'on pouvait les divorcer ensuite ? Voilà bien un vocabulaire qui n'avait pas beaucoup de sens pour lui.

Il ouvrit le frigo et se servit un soda garanti sans colorants, la bonne blague ! Bon, maintenant il n'avait plus qu'à faire sa cuisine avec des légumes bio, dont la couleur attestait la fraîcheur lui avait dit la vendeuse. Si elle avait su !

La journée de travail avait été chargée, et après avoir consulté le programme de la télévision, il décida d'aller se coucher. Il faut dire qu'on y diffusait « Le fabuleux destin d'Amélie Poulain » de Jean-Pierre Jeunet, où l'esthétique du film est basée (entre autres) sur les contrastes entre les rouges et les verts, ce qu'il ne pouvait évidemment pas apprécier ; et « Barry Lyndon », de Stanley Kubrick, où chaque image est un tableau de Gainsborough, sans intérêt si on ne les voit qu'en gris. Quelle vie ! Mais un sourire se dessina quand même sur ses lèvres quand il se souvint que son poste de télévision bénéficiait de la dernière technologie du marché pour le rendu des couleurs. Ce nouveau procédé portait même le joli nom-slogan de « Osez la couleur ! »

Lui, il ne pouvait apprécier que les matches de rugby opposant les Anglais aux All-Blacks. Quelle misère ! Encore, que ces deux équipes avaient un sacré jeu, et offraient toujours un beau spectacle. On se console comme on peut.

A peine dans son lit, il s'endormit profondément, et là, le miracle de chaque nuit se reproduisit. Les rêves affluèrent, envahissant son sommeil des couleurs les plus vives, les plus éclatantes. Des flashes de rouge vermillon, de vert émeraude, de bleu topaze, de jaune vif, d'orange resplendissant emplissaient tout son espace. Des déesses au cheveux flamboyants apparaissaient dans une enveloppe de lumière, puis s'évanouissaient dans de grandes gerbes de pourpre et d'azur. D'immenses cercles concentriques bariolés semblaient occuper tout l'univers, et lui, léger, flottait dans ces délires colorés. Des arcs en ciel multicolores traversaient ses rêves. Il les touchait du doigt, et tout son corps prenait alors les teintes les plus extraordinaires, dont ils se demandait si les autres, ceux qui ne voient la couleur que le jour, les connaissaient.

Dans ses rêves, pas de noir, pas de blanc, pas de gris.

Parfois, les couleurs disparaissaient, et il plongeait dans un sommeil profond et serein, réparateur et reposant. Puis, d'un coup, elles revenaient, nouvelles et étranges comme personne n'en n'avait jamais vues auparavant, même lui, dans les songes les plus fous qui avaient occupés ses nuits précédentes. Alors son esprit quittait son corps et partait chevaucher des créatures éthérées aux teintes fantastiques jusqu'à ce que la sonnerie du réveil ne le ramène, brusquement, à sa dure réalité, celle de son monde bien gris...

Le regard de Jeanne

C'était un bel après-midi. Des raies de lumière se faufilaient entre les feuillages et illuminaient le parc par endroits, donnant l'impression d'une scène sur laquelle plusieurs comédies allaient se jouer. Cette pensée amusa Jeanne qui regardait les passants s'attarder le long du chemin de terre pour prendre le soleil, les couples et les familles allongées sur l'herbe, les enfants courant dans tous les sens. Il est temps de reprendre des couleurs pensa Jeanne en jetant un regard discret sur les visages palots des uns et des autres ; tout le monde en avait besoin se dit-elle !

Aujourd'hui, Jeanne était heureuse, joyeuse. Si l'hiver était son ennemi, le printemps était son allié. Il était revenu pour elle, pour rendre sa vie plus guillerette se dit-elle en contemplant la petite société qui s'organisait sous ses yeux. Jeanne trouvait que même l'herbe était d'un vert un peu plus beau aujourd'hui, moins terne que d'habitude. Cette journée serait belle, elle l'avait décidé, en s'installant sur un banc près de jeunes arbustes qui laissaient passer un courant d'air appréciable en cette période plutôt chaude pour la saison.

A observer tout ce petit monde, Jeanne pensa que les enfants ne cachent rien, ils jouent, ils crient, ils pleurent et s'amuse d'un rien pourvu que ce rien soit tout en couleur. Les jeux d'enfants sont tous faits de rouge, de vert, de jaune, de bleu vifs. Les nuances, avec le bleu clair pour les garçons et le rose pâle pour les filles, sont faites pour les parents. Les enfants s'en moquent pas mal au fond ricana Jeanne sans que personne ne l'entende ! Les adolescents sont quant à eux plus sobres. Trop sobres pensa-t-elle ! Ils misent tout sur l'accoutrement et la pose plus ou moins décontractée, plus ou moins naturelle. Les jeunes adultes reviennent aux couleurs surtout s'ils sont en couple remarqua Jeanne. Plutôt unies et discrètes. A cet âge là, il faut se démarquer mais pas trop pour ne pas être plus original qu'il ne faut ! Puis lorsque les cheveux n'expriment plus rien d'autre que l'âge, que les visages et les corps se fanent, certains osent de nouveau les couleurs, orange, vert, rouge... peu importe il faut paraître gai, joyeux... C'est un peu comme s'il fallait avoir vécu plusieurs vies pour ne pas craindre les lendemains... songea Jeanne. Faut-il avoir conscience de la fragilité de l'existence pour s'affranchir de certains codes inutiles ? Je ne le crois pas pensa-t-elle. Regarde les artistes se dit-elle pour mieux se convaincre, ils se fichent pas mal des conventions ! Le peintre est sans cesse à la recherche d'harmonies nouvelles et s'amuse du jeu des lumières, les écrivains imaginent des romans à partir de vies qu'ils n'ont pas vécu, les poètes décrivent les sens... La pelote de laine glissa de ses genoux et interrompit la réflexion de Jeanne. Elle rassembla ses aiguilles et se pencha lentement et douloureusement sur le côté. Elle ramassa la pelote soyeuse et la cala entre deux plis de sa robe de fleurs bleues aux couleurs du Printemps. Vert olive ! Etait-ce un bon choix de couleurs pensa-t-elle ? Jeanne tricotait depuis dix jours un couvre-lit pour son petit-fils. Cette couleur elle l'aime car elle lui rappelle les oliviers de sa Provence. Mais qu'en serait-il de son cadet. Il n'est jamais venu la voir en Provence ! Qu'évoquera pour lui le vert olive ? Tant mieux conclut-elle en reprenant son ouvrage ! Cette couleur il s'en souviendra comme étant celle de sa grand-mère !

Une balle jaune roula sur l'herbe et vint rebondir sur un pied du banc sur lequel était assise Jeanne. Elle ne s'en rendit compte que lorsqu'une ombre enveloppa sa robe pour remonter lentement vers ses mains. Jeanne releva la tête pour apercevoir une enfant qui s'approchait timidement. Ses yeux brillaient d'une ivresse innocente, ses joues étaient d'un rose éclatant... elle avait le visage des enfants qui redécouvrent les jeux dans le parc après un hiver toujours trop long. Ses cheveux en désordre, sa robe froissée... les signes d'une vie insouciant ! Elle fixait le visage de la jeune fille avec un sourire au coin de ses lèvres ridées bordées d'un léger duvet grisonnant à peine perceptible. Elle l'observait sans rien dire en donnant l'impression

d'admirer cette enfant, sa jeunesse, son innocence. D'aucun penserait qu'il y avait un brin de nostalgie dans son regard. La fille ramassa la balle, se retourna et alla rejoindre sa maman, une jeune femme aux cheveux roux mais qui paraissaient orange en cette journée ensoleillée, à la peau laiteuse probablement douce. Son regard exprimait le bonheur... La femme leva la main en direction de Jeanne comme pour excuser sa fille de l'avoir interrompue.

Ces instants d'échange, pour insignifiants qu'ils puissent paraître, réchauffaient le cœur de Jeanne. C'était un peu son réconfort, ses histoires. Et ce parc c'était son petit monde à elle. Au fond tout le monde s'approprie des histoires même si nous n'en sommes que les témoins. C'est ce qui permet de se rattacher à un tout, ce qui nous rend moins seuls ! Oh Jeanne n'est pas de nature curieuse ! Plutôt réservée et tranquille. C'est tout simplement qu'elle est parvenue à un âge où l'on ne fait plus de nouvelles connaissances comme on dit. Un âge où tout le monde est gentil et attentionné mais où personne ne s'arrête vraiment. De la sonnerie du réveil le matin, qui ne la réveillait plus mais qui rompait le silence de nuits devenues trop longues et trop ennuyeuses, jusqu'au soir où elle remontait les escaliers et éteignait la lumière, les émotions se faisaient de plus en plus rares. Alors ces instants dans le parc, ces regards croisés étaient devenus avec le temps les seuls hasards qui lui étaient encore permis !

La journée de Jeanne passa ainsi. Elle poursuivait son ouvrage, croisait les aiguilles, les faisait pivoter en prenant soin de garder le contrôle du fil de laine, et dans le même temps, elle promenait son regard sur les tranches de vie qui se jouaient autour d'elle. Elle voyait tout, ne manquait pas une miette du spectacle. Cet après-midi, elle vit cette jeune adolescente en larmes qui manipulait son téléphone adossait à un arbre, ce jeune papa qui portait son bébé dans les bras, l'homme ne semblait pourtant pas si jeune s'était-elle dit, ou encore ce couple de personnes âgées qui marchait lentement bras dessus, bras dessous. Tiens voilà les vieux avait-elle commenté en son for intérieur, réflexion que seuls les gens de son âge peuvent comprendre car ils savent bien qu'une vieille enveloppe peut recouvrir un verbe et un esprit encore vifs !

Puis la lueur du jour perdit de son éclat, le ciel devint moins bleu. Il était temps pour Jeanne de ranger son ouvrage dans son vieux sac, de ramasser sa canne et s'en aller par son chemin habituel. Le dos courbé elle repasse devant le portillon bleu ciel, puis suit la rue Sainte Croix avant d'emprunter l'impasse des Lilas dans laquelle un magnifique Bougainvillier d'un violet éclatant semble lui indiquer que les beaux jours se sont installés et qu'ils ne la quitteront pas avant fin août. Les chats s'écartent délicatement à son passage comme pour éviter de la faire tomber, c'est en tout cas ce qu'elle croit. Jeanne est finalement arrivée sur le pas de la porte d'une maisonnette modeste. Pour elle, c'est son quotidien qui reprend, les fleurs à arroser, les volets à fermer, la soupe à réchauffer. Puis viendra le moment de l'infusion qu'elle prend devant le poste en regardant un programme qui commence toujours plus tard. Ce soir, elle trouvera que le jeune qui présente les nouvelles, et dont elle ne se rappelle jamais le nom, porte sa cravate de travers. La couleur était vraiment ratée commentera-t-elle en elle-même pour moquer la nouvelle coiffure d'une vedette ! C'est finalement tout ce qu'elle retiendra de sa soirée, les affaires du monde, le grand, le vrai, ne la distraient plus depuis belle lurette.

Puis viendra l'heure où elle montera les escaliers pour s'allonger sur des draps couleur lavande. Elle reverra tous ces gens qui ont animé sa journée, enveloppés qu'ils étaient de couleurs toutes plus belles les unes que les autres. Plongée dans l'obscurité, son regard se referme doucement sur ce jardin.

Liberté

Dans la douceur jolie de ce soir de novembre
qui s'prenait pour fin août, avec ses couleurs ambre,
aux terrasses des cafés, s'arrêtent les passants
qui font plus que passer, qui s'arrêtent un instant
où qui vont s'amuser, danser au Bataclan.

Allons boire un café, là près de l'escalier,
Parlons d'enfants, d'amour, vivons la liberté.
Par la douceur du soir laissons-nous enrôler
Par la vie et la joie, laissons-nous donc porter.

Mais la couleur du soir de ce joli novembre
Tourna désespoir, le feu se fit entendre
Arriva la noirceur, la haine, l'intolérance
Qui s'abatis soudain sur un soir de ma France

Du rouge s'est rependu sur les rues, les trottoirs
Tous ces corps que l'on drape dans une enveloppe ivoire
La lumière s'est éteinte dans nos cœurs, il fait noir.
Novembre tu te prenais pour une fin de mois d'août
La couleur était vraiment ratée, aucun doute.

Janvier déjà avant avait laissé assombri,
le drapeau de la France, et nos cœur pour Charlie.
Une sinistre allégeance, mais surtout la folie,
de juger qu'une croyance enlacée d'infamie
autorise à violer l'insouciance d'nos amis,
à bâillonner la pensée, à enlever la vie.

En mémoire de nos frères nous n'oublierons jamais,
Et il ne faut pas croire que tout est pardonné
Mais en novembre le soir, nous retournerons danser,
la sonnerie de ces glas doit maintenant s'arrêter.
Et si la barbarie endeuille ton juillet,
il est temps de reprendre des couleurs liberté.

Amour délavé

Je savais qu'il allait tôt ou tard me quitter. Malgré tout, je gardais espoir. Je l'aimais alors je fermis les yeux sur ses aventures en me persuadant qu'elles n'avaient pas beaucoup d'importance et qu'en vérité c'était moi l'élue. J'espérais que sa fougue extra conjugale s'éteindrait au fil du temps. Mais je me trompais...

Un soir, nous étions à la fin août, fin d'été mémorable, fin d'amour perdu, je le suppliai de tout m'avouer :

- Allez, vas-y, annonce la couleur... Comment est-elle ? Est-elle plus jeune que moi ? Plus mince ?

Plus je me torturais, plus je criais, plus mon hystérie me faisait perdre mon sang froid. Je déblatérais des propos abominables. Je souffrais. Je brûlais de l'intérieur...

Jean-Louis descendit les escaliers et j'entendis sa voiture démarrer. Assurément, il allait la rejoindre. Après tout, il n'attendait peut être que cette crise de ma part. Une aiguille acérée avait crevé l'abcès. Il ne me restait plus que mes yeux pour pleurer.

Deux jours passèrent, puis trois, puis une semaine, un mois... Je n'avais plus de nouvelles de mon mari. Je me sentais vieille et abandonnée.

Mes collègues de travail, impuissantes, ne savaient plus comment agir face à ma déprime croissante.

- Il est temps de reprendre des couleurs ma vieille, secoue-toi un peu, tu es encore jeune et jolie. Tu peux refaire encore ta vie.

Mais j'avais du mal à aller de l'avant. Il était trop tôt. Je l'aimais encore...

Elles m'arrangèrent un rendez-vous chez le coiffeur. Contrainte et forcée, je me retrouvai sur un fauteuil noir glacé, sous la lumière des néons qui me donnaient un teint encore plus blafard. J'évitais de croiser mon regard dans le miroir, acceptant très mal ce reflet de moi-même que je détestais. La couleur posait sur ma tête. J'avais froid. Je tentai de feuilleter quelques revues, mais je ne parvenais pas à me concentrer.

Le bruit du sèche-cheveux m'agaçait. Je voulais que la coiffeuse en finisse une bonne fois pour toutes. Je voulais sortir, je voulais... J'ignorais réellement ce que je voulais. Je ne me sentais bien nulle part.

Lorsque je quittai le salon de coiffure, je constatai à la lumière que la couleur était vraiment ratée. Ce noir corbeau durcissait davantage mes traits

J'ignore pendant combien de temps je marchai. Ou plutôt j'errai au hasard des rues, sans but et déboussolée.

Jean-Louis m'avait quittée... Dans ma tête, seuls ces mots résonnaient.

En traversant la rue, distraite, je ne vis pas la moto qui me percuta.

Quand je repris connaissance, j'étais dans une grande chambre blanche et des appareils sonnaient tout autour de moi. J'avais mal partout comme si tout mon corps était brisé. J'avais dû subir une opération. Une alarme stridente retentit. Elle venait de l'extérieur. Quel hurlement dans mon pauvre crâne... Je souhaitais que tout cela cesse :

- STOP !

Mais c'était la sonnerie du réveil et Jean-Louis se trouvait, comme chaque matin, à mes côtés dans notre lit.

- Que se passe-t-il ma chérie ?

- Un cauchemar. J'ai rêvé que tu m'abandonnais pour une autre.

Il me serra contre lui, rassurant comme toujours.

Puis, nous déjeunâmes dans la bonne humeur commentant les informations du matin, évoquant les prochaines vacances toujours dans notre chalet à Vars.

J'étais sur le point de sortir. Jean-Louis chantait sous la douche. J'aperçus une petite enveloppe dépasser de la poche de sa veste de costume. Il l'avait ouverte. C'était une écriture féminine :

Mon amour, Je t'attends comme prévu mardi 12 heures 15 au restaurant « Des goûts et des couleurs ». Tu me manques. Je t'aime plus que jamais. Sophia.

Alexandrins couleurs pour un jardin bonheur

Déjà, il est temps de reprendre des couleurs
Ô mon jardin gelé qui semble page blanche,
Toile à peindre vierge attendant l'avalanche
Des éclats de fin août, de lumière et chaleur.

Sous ton enveloppe, neigeuse couverture,
Un peu transi de froid, tu attends jours meilleurs
Pour reverdir le fond, le colorer de fleurs,
Mélangeant les pigments des teintes les plus pures.

D'avance j'entrevois, le long de l'escalier,
En bordures d'allées, devant haies empourprées
Des rouges et jaunes, des blancs des orangés,
Jaillissant embaumés de tes mille rosiers.

Tu seras paradis des goûts et des couleurs
Quand les oiseaux pilleurs, au verger, réunis,
Au potager, diront de leur chant sonnerie
Qu'il faut enfin cueillir les fruits de nos labeurs.

Des bleus et des mauves ont jailli sur papier
Les ors et fuchsias ont surgi sur la toile
Car l'été chatoyant, espère sous ton voile
Et que poète voie, dans néant, nuancier.